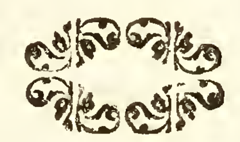
LAMENTATIONS
DES PRINCIPALES VILLES DE LA FRANCE,

Paris, Bordeaux, Lyon, Marſeille; Toulouſe & Lille en Flandre, ſur le dernier événement arrivé à Paris.

Par un Curé du Dioceſe de Soiſſons, ami du Tiers-État.

O vos omnes, attendite, & videte:
Jérémie.

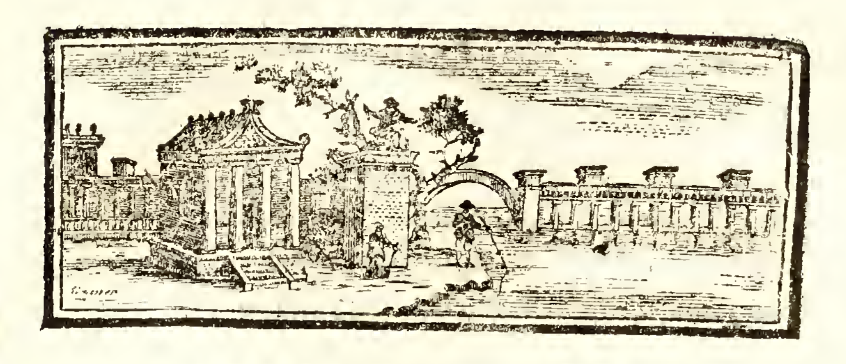


A RHEIMS,

Et ſe trouve, Chez tous les Libraires, Colporteurs & vrais Citoyens Français.

M. D. C. C. LXXXIX.


THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO



COMMENCEMENT DES LAMENTATIONS.

Paris.

COmment cette ſuperbe Cité, cette reine du monde, en proie à la famine, pourra-t-elle réſiſter aux calamités qui la menacent ! N'a-t-elle pas déja éprouvé un choc aſſez fort ! Preſque tombée en décadence, cette Capitale n'offre qu'un enſemble de maux, dont elle ſeroit infailliblement le théâtre, ſi les trois Ordres ne ſe réuniſſoient.

Bordeaux.

Je gémis depuis long-temps, mes habitans ſont innondés dans leurs larmes. Je ne trouve pas un Noble compatiſſant dans mon enceinte, qui daigne prêter l'oreille aux plaintes de mon Tiers-État; qui eſt à la veille de reſſentir les effets de la plus affreuſe miſere.

Lyon.

Presque captive, on veut écraser & anéantir mon commerce. Prête à être réduite en servitude, les plus affligeans préliminaires m'annoncent ma ruine. Le Clergé, que j'ai nourri, la Noblesse, que j'ai vêtue, en m'obsédant, trament ma perte.

Marseille.

Mes habitans se lamentent; d'autant que le commerce ne va pas, que l'argent ne circule plus, que mes privileges sont supprimés. Le Négociant gémit, l'Artisan succombe, le malheureux ne se nourrit que dans l'amertume & la douleur. Tout semble concourir à ma destruction.

Lille.

Je ne renferme que des Commerçans, très-peu de Nobles. Le nombre de ces derniers est assez considérable, pour oser tramer ma ruine; d'accord avec mon Clergé, demi-français, ils se flattent de me rançonner sans pitié, & de sacrifier à leur cupidité ma fortune.

Clërgé, Noblesse, rentrez dans les bornes de la justice, & ne nous opprimez pas.

Paris.

Mes Citoyens ont perdu la tranquillité, & se trouvent presque dépouillés; leur état affreux est l'ou-

vrage d'une ligue qui avoit médité leur perte. Ceux qui les défendoient sont devenus semblables à des moutons sans pâturages, & leur furent ravis. Il ne leur reste que la consolation de pouvoir manifester leur amour & leur zele à leur Prince.

Bordeaux.

J'ai péché par la bouche de ma Noblesse contre le chef de mon Clergé. Comment l'aurai-je pour moi? J'ai incriminé mon Archevêque, malgré son innocence; je ne me rappelle que trop ce malheur. Mes Négocians ont connu la ruse & l'artifice des Nobles : ils les ont désobligés; & se sont rendus ouvertement leurs ennemis; alors les Nobles de la veille se joignirent à ceux du lendemain, pour écraser mon Tiers-État; le Clergé m'attendoit là.

Lyon.

Je n'ai rien voulu prêter au Clergé non-plus qu'à la Noblesse; mon refus les irrita & les porta à m'abandonner. Ces deux Ordres publierent autrefois la générosité de mon cœur; maintenant que les cordons de ma bourse sont noués, ils me couvrent d'infamie & d'opprobre.

Marseille.

On m'a terni ignominieusement, on fit passer mes enfans pour méchans, & ils n'en ont pas le courage. Ils sont méfians, à la vérité, mais ils ont

été ſi ſouvent trompés, qu'ils n'ont pas tort de ſe tenir ſur leurs gardes. S'ils aiment le luxe & la parure, qu'importe au Clergé & à la Nobleſſe, qui veulent s'établir ſur leur ruine. Illuſtre Aſſemblée! regardez & voyez ma miſere; daignez me protéger.

Clergé, Nobleſſe, ſoyez raiſonnables & convertiſſez-vous.

Paris.

Mes ennemis m'ont reduit à l'état affreux où je me trouve; ils ont tramé ma ruine & épuiſé mes Citoyens. Ils vouloient ſe nourrir de mon ſang, & avoient épuiſé les reſſources que je poſſédois; je vis entrer chez moi des lions qui devoient me fuir pour jamais.

Toulouſe.

Mon peuple cherchant ſon pain dans l'affliction, a tout ſacrifié pour avoir de quoi ſe nourrir. Après avoir donné ce qu'il avoit pour trouver des vivres, il eſt expoſé à mourir d'inanition. Regardez & voyez, Meſſieurs, l'abîme ſur le bord duquel je vacille, & jugez de ma poſition.

Marſeille.

O vous, *Mirabeau*, *Villeneuve* & *d'André*, conſidérez mon angoiſſe, & jugez s'il exiſte une douleur ſemblable à la mienne.

Paris.

Une troupe de tigres altérés du ſang de mes Citoyens, miniſtres de la rage des conjurés, alloient changer mes rues en fleuves de ſang. Les demeures de mes nourriſſons étoient déſignées, les piéges étoient tendus, les embuſcades dreſſées ; mais leur trame fut rompue : les uns prirent la fuite, & les autres périrent.

Bordeaux.

Le Clergé & la Nobleſſe ſe reſſouviennent que mon Tiers-État ne lia jamais avec eux, puiſqu'ils lui impoſerent un joug, & qu'ils voulurent l'affoiblir.

Clergé, Nobleſſe, changez de conduite, & ne formez qu'un même peuple avec nous.

Paris.

La cabale s'étoit propoſée de détruire mes murs, de maſſacrer mon peuple, de moiſſonner des lauriers que j'avois acquis par le laps du temps. Ma baſtille fut priſe, ſes fortifications furent démolies ; & la plûpart des conjurés furent enſévélis ſous ſes ruines. Les portes de cette fortereſſe tomberent, mes citoyens en briſerent les verroux. Son Commandant & ſes créatures deſcendirent chez les morts. Les tyrans furent renverſés & forcés de mordre la pouſſiere, avant de rendre le dernier ſoupir. Ceux qui prirent la fuite ne ſe couvrent maintenant la

tête que de cendres, le corps d'une haire, & se prosternent sous la main toute-puissante du Monarque & de la Nation.

Bordeaux.

Les pleurs que j'ai versé m'ont tant affoibli la vue, ulcéré le cœur, & tant affectée, que la lumiere me devient à charge.

Toulouse.

Mes entrailles sont émues à l'aspect des malheurs qui nous menacent, à la veille de tout perdre par les troubles & les calamités. Les vieillards manquent de nourriture, les enfans à la mamelle vont expirer sur le sein de leurs meres, si vous ne terminez, Messieurs, la mésintelligence & les débats.

Clergé, Noblesse, unissez-vous à nous, & ne vous écartez pas de la loi naturelle.

Paris.

Mes enfans manquant de tout, & gémissant dans mes carrefours, me demandent du pain & du vin : n'en ayant pas moi-même, quelle est ma ressource ? Tous mes débouchés sont obstrués ; semblable à Agar, je dois m'éloigner d'eux, pour ne pas les voir expirer devant moi.

Lyon.

A qui vous comparerai-je, & à qui ressemblez,

veus, mes tendres enfans ! Quelle consolation pourrai-je vous apporter, puisque je ne puis remédier à vos maux !

Paris.

Mes ennemis me menacerent. L'horreur se répandit dans mes veines ; mon sang circuloit à peine, & je voyois avec douleur l'instant qui devoit trancher le fil des jours de mes enfans chéris. Ils avoient déja arboré le laurier, le projet de me dépouiller étoit dressé, mais leur triomphe mourut en naissant.

Bordeaux.

Les Nobles qui passent à nos côtés, nous insultent en branlant la tête, & haussant leurs épaules. Est-ce donc là la belle éducation de la Noblesse ? Le Clergé nous persiffle, insultant à nos malheurs ; l'Evangile seroit-il changé !

Clergé lisez St. Paul, Nobles mettez la main à la charrue, & rappellez-vous que la vraie noblesse gît dans les sentimens.

Lille.

Je ne puis soutenir la vue de ma misere, ni supporter le poids qui m'accable. On veut m'obscurcir la vue : on m'environne, on me tend des pieges, mais je tiendrai ferme.

Paris.

J'ai vieilli : les peines & les chagrins m'ulcerent

le cœur & me tourmentent. On a bâti sur moi. On veut m'abreuver d'amertume & de fiel, oui on a voulu me ravaler & m'anéantir ; si je n'eusse eu des défenseurs qui seconderent mon courage.

Marseille.

Sur des faux rapports on m'a fait environner de troupes : mes fers à cette époque sont devenus plus pésants, quoique mes calomniateurs aient été confondus.

Toulouse.

Lorsque j'éleve la voix & que je soupire, pourquoi, Clergé, Noblesse, fermez-vous l'oreille à mes gémissemens !

Lyon.

On m'a fermé toutes les voies du commerce : je dois donc périr.

Clergé imitez le Prince des Apôtres, & vous Noblesse imitez votre Roi.

Paris.

C'est par les soins de Necker que nous subsistons encore ; c'est parce qu'il reprit les rênes du ministere, & qu'il fut toujours incorruptible.

Marseille.

J'ai connu Necker à son septieme lustre, & j'en ai conçu de très-grandes espérances.

Lyon.

Mon cœur a treſſailli de joie, lorſque ce digne citoyen de Geneve fut rappellé au miniſtere. La Nation en ſupplia ſon Prince, qui ne dédaigna pas ſa priere.

Lille.

Le Roi eſt bon ; il comblera notre eſpoir. Nous coulerons des jours heureux, ourdis de ſa main.

Toulouſe.

J'attendrai reſpectueuſement & ſans murmures, les décrets émanés des États-Génétaux. J'ai porté le joug dès ma jeuneſſe, & ne le ſécouerai poiut au déclin de mes ans.

Bordeaux.

Je me ſéparerai du tumulte du monde, pour attendre l'iſſue des affaires du tems. Je périrai plutôt que d'ouvrir la bouche.

Toulouſe.

Je me laiſſerai couvrir d'injures, & ſubirai plutôt le dernier des ſupplices, que de manifeſter mes maux. Attendons, attendons en ſilence ; confions-nous en notre Roi.

Paris.

Comment ſe peut-il faire que j'aie perdu mon

ézlat, que mes richesses soient passées dans des mains étrangeres, que mes citoyens aient été massacrés, qu'une partie de mon corps ait été réduite en un monceau de cendres; si non qu'une faction inattendue, qui prit naissance dans mon sein, ne voulût tramer la mort de sa mere.

Bordeaux.

Comment la délîcatesse des sentimens des Nobles, ne les porte-t-elle point à changer un vain titre en celui de bon patriote. Seroient-ils assez aveuglés pour préférer un vase de boue à un vaisseau d'or.

Marseille.

Sous l'apparence de l'amitié, j'ai trouvé des traitres qui concerterent ma ruine.

Toulouse.

La langue du Clergé ne sera-t-elle attachée à son palais, que quand il sera question de s'unir à moi? & le Noble perdra-t-il ses bras, pour ne point me tendre la main?

Lyon.

Ceux qui vivoïent chez moi dans les délices, à qui j'ai prodigué le fruit de mes travaux, ne secoureront-ils pas les trop infortunées victimes du sort?

Paris.

Sera-t il dit, que je porterai ſeule la peine dûe aux péchés de ceux qui vouloient me détruire, & qui échapperent à la vengeance légitime d'un peuple juſtement indigné ? Le Clergé, ces vaſes d'élection, ne ſuivra-t-il pas l'exemple de celui qui le conſtitua ſon repréſentant ſur la terre ? La Nobleſſe à l'école d'un Roi juſte, ſage, prudent, magnanime, populaire & bienfaiſant, n'imitera-t-elle point ce ſecond HENRI ? Clergé, ſuivez la Loi Evangélique, aimez les petits & les grands, imitez l'Oint du Seigneur ! Et vous Nobles, rappellez-vous que vous n'êtes nés grands & fortunés, que pour faire paſſer une partie de vos richeſſes dans les mains des malheureux ; *Clergé, Nobleſſe, jugez-vous, jugez-nous & convertiſſez-vous.*



DISCOURS.

Rappellez-vous, MESSIEURS, les maux qui nous ſont arrivés ; il feroit inutile de vous répaître les yeux du ſpectacle ſanglant, dont nous fumes les trop infortunés témoins. Nous ne vous dirons pas que la France fut infectée par des troubles, des meurtres, que vous futes vous-mêmes priſonniers

dans Verſailles, par les ennemis jurés du Patriotiſme. Nous ne parlerons pas de la ſcélérateſſe avec laquelle ils agirent; mais nous nous adreſſons à vous avec confiance, pour vous ſupplier de prêter l'oreille à nos gémiſſemens. La conduite ſage & prudente, que vous avez tenue nous eſt un sûr garant, de ce que nous avons à attendre. Nous formons des vœux auſſi purs que ſinceres, pour tous ceux d'entre-vous, qui voulurent prendre notre défenſe, nous éclairer & empêcher que des perſonnes oiſives & tranquilles jouiſſent ſeules du fruit de nos travaux. Vous l'avez obſervé, vous mêmes, MESSIEURS; le Clergé ne nous donne rien. Juſqu'à préſent nous lui avons ſacrifié le tiers de nos récoltes. Il oſoit exiger ce revenu avant que nous euſſions pu nous acquitter des Tailles & Capitations, Impôts abſolument néceſſaires, envers notre Prince. Il étoit, à l'entendre, le ſeul pour qui nous devions travailler. Nous devions laiſſer manquer de tout, à nos femmes à nos enfants, à nous-mêmes; nous devions envoyer les auteurs de nos jours, dans des hôpitaux, les priver de la douce conſolation qu'eut le juſte *Tobie* au déclin de ſes ans. Enfin, nous devions nous réduire à tranſporter nos Dieux pennâtes, comme le fit Enée, dans une terre étrangère.

Ce n'eſt pas dans les grandes Villes, qu'un peuple ſe reſſent de toutes ces misères. Peu d'en-

tre vous, peut-être, ont éprouvé les vexations des décimateurs; mais consultez les Bourguignons, les Flamands, les Dauphinois, &c. &c. tous les Cultivateurs, les Artisans & les Bourgeois même des petits endroits qui n'ont d'autre revenu que leur récolte. Ils vous répondront, que ces MESSIEURS n'ont jamais eu égard à la dévastation de leurs champs, que la grêle & les mauvais temps leur ont occasionnée; qu'il a fallu malgré ces calamités, trouver de quoi entretenir le faste de leur domestique. Encore (disent ces malheureux) nous ne leur plaindrions pas ces Dîmes qu'ils exigent avec tant de rigueur, & que les premiers Chrétiens se faisoient un devoir sacré de payer avec tant d'exactitude; si comme leurs prédécesseurs, nos Evêques, nos Abbés & nos Prieurs, employoient leur superflu au soulagement des Pauvres; s'ils n'alloient pas étaler dans la Capitale nos dépouilles & nos biens; enfin s'ils se contentoient de ce que la Loi leur accorde & s'ils nous adoptoient *gratis* dans la société des vivants & des morts. Nous n'avons pas à nous plaindre seulement des charges onéreuses dont le Clergé nous opprime; il en est d'autres qui ne nous font pas moins succomber, & ne nous donnent pas avec moins de raison le nom de misérables. Les droits Féodaux, les Censes, les Péages, &c. &c. ne nous vexent pas moins. La Noblesse de concert avec le Clergé, jouit de tous les avantages. Jusqu'à présent nous avons

rampé devant les uns & les autres. Efclaves dans un pays libre, nous avons porté nos fers fans nous plaindre. Notre Augufte Monarque a jetté un regard favorable fur nos misères. Il veut les foulager. Nous vous avons choifi pour que vous concertiez avec lui fur le bonheur de fes Sujets.

Illuftre CICÉ, grand POMPIGNAN, fage MIRABEAU, brave CAMUS & vous prudent CLERMONT-TONNERRE ; enfin vous tous, MESSIEURS, qui compofez cette Affemblée refpectable, ne démentez pas les bons fentimens que vous nous avez montré jufqu'en ce jour. Rendez heureux tout ce qui fé dit Français & Patriote ; uniffez les deux premiers Ordres au troifieme, afin que nos neveux jouiffans de vos bienfaits, célèbrent à jamais vos noms illuftrés par un fi grand ouvrage.

Quelle priere ferons-nous pour notre ROI & fon Illuftre Famille, pour le Sauveur de la France, pour le Reftaurateur de ce Royaume. Nous demanderons au Roi des Rois, au Sauveur des Sauveurs, d'achever & de perfectionner leurs travaux, de leur faire jouir pendant long-temps du bon ordre qu'ils auront établi, & de leur accorder après leur mort une place à fa droite dans le Ciel.

FIN.